

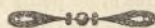
LES

MODES PARISIENNES.



Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — LA JEUNESSE DE MIRABEAU, par madame LOUISE COLET (2^e partie). — LA MINE D'IVOIRE, extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer (2^e partie). — L'ART A SAN-FRANCISCO. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

La bonne compagnie commence à revenir à Paris : il y a foule, et foule élégante, aux théâtres les jours où le spectacle est attrayant; c'est là, c'est dans les grands dîners et les visites parées d'après-midi que nous pourrions chercher et trouver pâture aux observations de la mode. Quant aux soirées et aux bals, ils n'ont point encore commencé. Ils attendent que les chasses soient fermées, que les grandes familles du faubourg Saint-Germain soient revenues de leurs châteaux, et que la cour ait quitté, pour les Tuileries, les palais de Fontainebleau et de Compiègne. Il y a huit jours, nous étions en visite, à quatre heures, chez la baronne A....; la température était douce ce jour-là, aussi vîmes-nous sans surprise la jeune comtesse de C....., très-svelte et très-blonde, arriver avec une robe de taffetas noir à quatre volants (les femmes minces conservent les volants sur les robes d'étoffes légères!). Ce qui faisait l'élégance de cette robe, c'étaient les ornements. Sur chaque volant se dessinait en relief une haute grecque formée par sept rangs de petits velours noirs d'un tiers de centimètre de haut; aux bords de chaque volant, légèrement arrondi en larges dents, était posée une guipure; la même grecque et la même guipure ornaient les basques et les volants formant bretelles derrière le dos et sur la poitrine du corsage, fermé par-devant avec de petits boutons en velours. Le bas des manches était garni de deux volants pareils, mais en plus petit que ceux de la jupe; un de ces volants remontait sur la couture jusqu'à l'entournure. Un col en broderie de Nancy garni de valenciennes rabattait sur ce corsage. Des manches de dessous assorties se jouaient sur le fin poignet de la comtesse, emprisonné dans un beau bracelet d'opale aux

reflets bleus. Ses épaules se jouaient dans un châle de cachemire indien fond maïs à minces et hautes palmes, où le rose, le bleu et le jaune se fondaient avec cette harmonie que les tissus français ne sont point parvenus à égaler. Le frais visage s'encadrait dans un chapeau de velours épinglé bleu de ciel, tout sillonné de réseaux de blonde blanche, et cachant dans son tour de tête une traînée de globules en velours rose imitant quelque fleur rare de serre. La jeune comtesse de C... était avec sa sœur, la jeune marquise de T..., aussi svelte, presque aussi jeune qu'elle, mais brune et pâle. La marquise portait aussi une robe en taffetas noir à quatre volants; sur chaque volant était brochée une disposition bleu Louise et noire; un effilé de ces deux couleurs bordait les volants. Les mêmes dispositions et le même effilé se répétaient au corsage. Le col et les manches de dessous étaient en guipure. La marquise portait un beau cachemire fond bleu, et un chapeau blanc satin et blonde avec deux touffes de plumes frisées sur les côtés. Le bout des plumes était teinté de rose, et de la bruyère rose se jouait dans le tour de tête. La baronne A..., chez qui nous étions en visite, était souffrante et nous recevait sans façon, dans sa robe de chambre en taffetas noir doublée de peluche bleu Louise et toute ruchée, sur les devants flottants et sur les revers des manches, d'un ruban uni en taffetas bleu Louise de quatre centimètres de haut; une jupe de dessous en jaconas brodé à tablier, un col en batiste à broderie mate et les manches assorties complétaient cet élégant déshabillé. N'oublions pas les petites pantoufles en satin noir piquées et toutes ruchées de dentelle noire dont le cordonnier de l'impératrice est l'inventeur. Cette mule nouvelle est digne du pied d'une Espagnole. N'oublions pas non plus le frère bonnet en petites blondes et en rubans mignardises : on eût dit un tissu d'émail.

Quatre femmes réunies en viennent bientôt à parler modes, donc nous parlâmes modes; et ces trois dames me dirent, ce que j'aurais deviné au cachet de distinction de leur ajustement, que tout ce qu'elles portaient, robes, chapeaux, bonnets, cols, sortaient de la maison Minette. Il y a trois jours je me suis retrouvée chez la Baronne A. avec les deux charmantes sœurs, qui sont deux types de la fashion; il faisait froid, et la blonde comtesse avait revêtu une robe de velours vert émeraude, qui rehaussait l'éblouissante blancheur de son teint;

la jupe de cette robe était sans ornement; le corsage était montant, fermé par-devant avec de petits boutons du même, à pointe, mais sans basques; les basques étaient remplacées par un grand effilé en chenille du même vert que la robe; deux rangs d'un effilé pareil garnissaient le bas des manches, et un rang remontait sur la couture jusqu'à l'entournure. Le col, en point d'Angleterre, était fermé par une broche d'émeraude entourée de perles fines. Les manches de dessous étaient du même point que le col. La comtesse portait un petit manteau-visite en velours noir, doublé de satin blanc et bordé d'une martre zibeline blonde très-rare; son manchon, de la même fourrure, était aussi doublé en satin blanc. Un chapeau de bandes de velours rose, blonde et plumes complétait cette riche toilette. La sœur de la comtesse portait une robe en moire antique noire d'une façon toute nouvelle: la jupe était garnie en hauteur de bandes de velours noir, se dressant tout autour sur la forte étoffe comme autant de petits obélisques; sur le corsage, fermé par des boutons en velours, des bandes de velours s'étaient en bretelles et garnissaient les basques; trois rangs des mêmes bandes étaient posés au bas des manches et remontaient en hauteur, recouvrant presque entièrement ainsi l'étoffe de la manche. Le col et les manches de dessous de la marquise étaient en fine dentelle de Flandre; sa broche en rubis et perles fines; son manteau en velours noir garni de peluche cerise et garni de guipure. Elle portait un chapeau pareil à celui de sa sœur, mais dans lequel le velours cerise remplaçait le velours rose; au lieu de plumes, deux tiges de gueules-de-loup merveilleusement imitées en velours cerise flottaient sur la passe. Ces robes, ces manteaux et ces chapeaux avaient été envoyés le matin même des ateliers de madame Minette aux deux élégantes.

Nous fîmes le projet avec ces dames d'aller le lendemain aux Italiens, et avant-hier nous nous sommes retrouvées toutes les quatre dans la loge de la comtesse. Décrivons encore les deux toilettes que portaient les deux sœurs: la blonde avait une robe de moire antique gris perle, dont le corsage, à pointe, très-décolleté, était tout brodé sur la poitrine avec des perles de Venise; une cordelière des mêmes perles s'enroulait autour de sa fine taille et jaillissait en nœud sur la jupe. Les manches, courtes et plates, étaient aussi brodées de perles et garnies d'un beau point d'Angleterre qui, en plus petit, formait chemisette autour du corsage. La coiffure de la comtesse se composait de petits nymphéas roses, d'où s'échappaient vers la nuque, comme des gouttes de rosée, des traînées de petites perles fines. La sévigné, les boutons d'oreilles et les bracelets de la comtesse étaient en topazes brûlées et perles fines. Sa brune et charmante sœur était en robe de reps blanc; la jupe de cette robe était sans garniture; sur le corsage et les manches se jouaient des points de Bruxelles rehaussés par des agrafes et une sévigné en rubis et diamants. Les bandeaux noirs de la jeune

femme étaient séparés par un rang des mêmes pierres, et se reliaient au chignon par deux touffes de fuchsias rouges. Robes et coiffures avaient été confectionnées par madame Minette. Les bijoux avaient été montés par Froment-Meurice.

Dans notre prochain bulletin nous parlerons de costumes d'hommes et de toilettes d'enfants.

Détails du Dessin.

Première toilette. — Robe de moire antique à colonnes noire et bleu Louise; le corsage à basques est garni de passementeries bleues et noires (cette robe sort de la maison Minette); *manches-Alma* en batiste brodée. — Col assorti garni de valenciennes. — Visite en velours ornée de deux rangs de broderies formant galons. — Chapeau en velours épinglé *bleu Louise*, orné de dentelles noires et de petits velours noirs; tour de tête en blonde blanche avec une branche de mauves roses sur le côté. — Brodequins en satin noir à bouts vernis. — Gants de chevreau paille.

Seconde toilette. — Robe en taffetas feutre ornée, sur les côtés de la jupe, de deux bandes nommées *quilles*, brodées en soie feutre et garnies au bord d'un effilé de la même nuance; sur le corsage sont posées en bretelles des bandes brodées et garnies d'effilé pareilles (mais en plus petit) à celles de la jupe; ces bandes bordent les basques et garnissent les manches. (Cette robe est aussi de chez madame Minette.) — Manteau de velours noir garni de guipures. — Manches de dessous et col en point de Bruxelles. — Chapeau en dentelle noire et blonde blanche, orné sur la passe d'une rose au feuillage de velours noir. — Brodequins en taffetas feutre à bouts vernis noirs. — Gants de chevreau en couleur maïs.

Détails du patron.

Ce coin du feu se fait en drap, en reps, en velours et en peluche; les plus à la mode, cette année, sont en peluche noire, bleu Louise, gris de fer ou violet. On les garnit, tout autour et au bas des manches, d'une bande de satin piquée; ceux en velours peuvent se garnir d'une petite guipure: mais les mieux portés sont sans garniture, fermés par-devant avec de petits boutons d'argent guillochés.

LA JEUNESSE DE MIRABEAU.

(SUITE.)

VI.

Quoiqu'il n'eût fait que passer à Aix, capitale de la Provence, Mirabeau avait laissé dans cette ville une

réputation d'esprit et d'intrépidité aventureuse qui avait éveillé l'attention de bien des femmes; et lorsque le bruit se répandit que ce jeune comte de Mirabeau, si aimable et si entreprenant, venait passer quelques mois à Aix chez sa parente la vieille comtesse de Limaye, ce fut une nouvelle qui excita le plus vif intérêt au milieu de cette société brillante et désœuvrée. Bientôt la vieille comtesse, confidente, disait-elle, de tous les projets de son jeune parent, annonça qu'il songeait à se marier. Cette résolution lui fit perdre beaucoup de l'estime et de l'attention des femmes, mais elle lui attira en revanche plus d'un rêve secret de jeune fille.

La comtesse de Limaye explorait pour lui la liste des plus riches héritières; c'était une femme habile et très-versée dans l'art des négociations matrimoniales : la passion de sa vieillesse était de marier ses parents et ses amis. Après l'attente d'une semaine, où elle répétait chaque jour à Mirabeau : — Je m'occupe de vous, — elle lui dit un soir :

— J'ai votre affaire, mettez-vous sous les armes, préparez tous vos moyens de séduction, soyez le mieux possible. Par l'esprit vous l'emporterez sur tous, j'en suis bien sûre; mais vous avez pour la grâce, la tournure et les dehors charmants, de dangereux rivaux; et d'abord le comte de Valbelle, si beau et si jeune encore malgré ses quarante ans, et le marquis de Grammont, et le vicomte de Chabillant, et le marquis d'Albertas, et enfin la plus fine fleur de la noblesse provençale.

— Et quelle est donc la divinité qui attire cette foule?

— La petite Émilie de Marignane, la plus riche héritière du comté. Je vous présente dans deux heures, mon cher Mirabeau, et je compte sur votre esprit pour désespérer tous vos concurrents et pour séduire la future.

— Mais ce masque va l'épouvanter! dit Mirabeau en se regardant dans une glace et en souriant un peu tristement.

— Baste! c'est rarement un visage qui tourne la tête aux femmes. D'ailleurs, celle d'Émilie est déjà à moitié tournée pour vous; je lui ai parlé de vos malheurs, de votre jeunesse aventureuse : vous êtes pour ce jeune esprit une sorte de chevalier errant qu'elle serait glorieuse de fixer. Allons, soyez irrésistible ce soir, et la victoire est à nous!

— Grâce à vous, mon habile général, dit Mirabeau en baisant galamment la main de sa vieille parente. Et il la quitta pour aller faire sa toilette; il revint à huit heures.

— Vous êtes adorable, s'écria la comtesse; allons, j'augure bien de vous. Mais partons, car nous sommes attendus.

Et montant dans leurs chaises, ils se firent conduire par leurs porteurs à l'hôtel de la marquise de Maliverni.

Le marquis de Marignane, séparé d'avec sa femme

et menant une vie fort dissipée, avait confié sa fille unique, Émilie de Marignane, à son aïeule la marquise de Maliverni. C'était une vieille femme avare, très-humoriste, et auprès de laquelle la jeune héritière passait de tristes jours. Désirant vivement sortir d'une vie qui ressemblait assez à la vie du cloître, Émilie était heureuse d'apprendre les nombreuses propositions de mariage qu'on faisait pour elle à sa grand'mère; elle espérait que parmi ces gentilshommes, l'élite de la noblesse, qui la recherchaient, il s'en trouverait un qui obtiendrait enfin l'assentiment de sa famille, et qui lui donnerait dans le monde une position brillante, en rapport avec sa fortune, ses goûts et son caractère. C'était une jeune fille de dix-huit ans, d'une figure assez vulgaire; son teint très-brun rappelait celui d'une Mauresse; ses yeux noirs étaient expressifs, ses cheveux fort beaux; sa bouche avait un joli sourire qui empêchait qu'on ne prit garde à ses dents, qui n'étaient pas belles. L'ensemble de son visage n'avait rien de séduisant, et pourtant il plaisait par une expression enjouée, qui annonçait un heureux caractère. La taille d'Émilie était petite, mais assez bien faite, quoique l'habitude qu'elle avait prise de se tenir de côté lui eût donné une légère déviation. Comme on peut en juger d'après ce portrait fidèle, c'était une personne fort ordinaire, et l'éducation mal dirigée qu'elle avait reçue avait laissé dans son esprit plus d'irrégularité encore que dans sa beauté. Son instruction était nulle; aucune étude sérieuse n'avait développé son intelligence. Elle avait une certaine imagination, qui s'exerçait fort spirituellement sur les petites choses, mais qui manquait de souffle et de force pour s'élever jusqu'aux grandes. Son esprit était vif, pétillant, assez heureusement doué pour briller dans les conversations frivoles, mais sans portée réelle, et ne prenant rien au sérieux, pas même le devoir. Elle avait cette douceur banale et cette bienveillance passive qu'on est convenu d'appeler la bonté, mais elle ne connut jamais cette sensibilité courageuse et active qui prend sa source dans le cœur, et qui nourrit les profondes affections. Indécise, égoïste et vaine, d'une nature paresseuse, sans passion pour le bien comme sans ardeur pour le mal, elle était née pour ne ressentir et pour n'inspirer que des sentiments superficiels. Mais le monde léger au milieu duquel elle était destinée à vivre ne la jugeait pas ainsi. Elle avait appris facilement tout ce que l'on enseignait alors de musique aux jeunes personnes de grande famille; elle accompagnait au clavecin les romances qu'elle chantait d'une voix naturellement très-belle, et ce talent, joint aux frivolités de son esprit, lui avait donné la réputation d'une personne fort agréable. N'oublions pas d'ailleurs qu'elle avait la perspective d'un million de fortune.

Madame de Limaye, connaissant le grand désir qu'avait mademoiselle de Marignane de se marier le plus tôt possible, trouva le moyen, en négociatrice habile, de lui parler sans témoins de Mirabeau; elle le

lui présenta comme l'homme qui lui convenait le mieux pour lui donner une grande position dans le monde. D'ailleurs, la réputation d'esprit et même de génie de Mirabeau flattait singulièrement la vanité de la jeune héritière; elle pensait qu'être choisie par un tel homme c'était être reconnue une femme supérieure, et cette illusion de l'amour-propre lui faisait oublier une illusion plus vraie et plus tendre, celle d'un premier amour. Mademoiselle de Marignane avait aimé, aimé autant que sa nature en était susceptible. Parmi le petit nombre de personnes qu'elle voyait chez son aïeule, un de ses cousins, le jeune chevalier de Gassaud, avait fait sur son cœur une certaine impression; il était tendre, beau, suffisamment spirituel pour elle, soumis à ses moindres caprices, l'aimant d'un premier amour, et comme on aime à dix-huit ans quand on a du cœur; voyant d'ailleurs dans le mariage une sauvegarde contre les vœux qu'on voulait lui faire prononcer à Malte, il s'efforçait de plaire à mademoiselle de Marignane, et avait quelque espérance d'obtenir sa main. Elle avait reçu de lui de tendres aveux, y avait même répondu, et pendant plusieurs mois ils entretenaient ensemble une correspondance fort passionnée. Mais le chevalier de Gassaud se vit forcé de partir pour Malte, et l'amour d'Émilie ne tint pas contre cette absence. Comme elle avait manqué de courage pour combattre ce premier sentiment, elle manqua d'énergie pour lui rester fidèle. Mais tout le monde ignorait cette affection passagère, excepté une vieille gouvernante, nommée Mignon, qui avait été la confidente et la messagère de mademoiselle de Marignane.

Ce soir-là, Émilie avait entièrement perdu le souvenir de son beau cousin; toute préoccupée de l'entrevue qu'elle allait avoir avec Mirabeau, elle donna les plus grands soins à sa toilette; son visage était animé, ses yeux brillaient d'un éclat inaccoutumé; elle était presque jolie. La vieille Mignon s'étonnait de ce désir de plaire qu'elle n'avait pas remarqué dans Émilie depuis l'absence du chevalier de Gassaud.

— Que se prépare-t-il donc ce soir pour vous parer ainsi? lui dit-elle; va-t-il revenir, mademoiselle? avez-vous reçu quelque nouvelle de Malte?

— Eh! non, Mignon; tu le sais bien, mon père ne veut pas entendre parler de lui, et de toutes parts l'on me presse de me marier; ce soir plusieurs prétendants doivent m'être présentés, et c'est par ordre de ma grand'mère que je me pare pour descendre au salon.

— Et cet ordre ne paraît pas vous déplaire beaucoup. Pauvre chevalier! déjà oublié! Jeune cœur, cœur changeant!

Mais Émilie parut ne pas entendre ces derniers mots. Elle jeta un dernier coup d'œil sur son miroir, prit un éventail, et descendit au salon.

VII.

La marquise de Maliverni avait consenti depuis quelque temps à recevoir chez elle les jeunes gens qui re-

cherchaient en mariage sa petite-fille. Elle trouvait une sorte de plaisir à se voir elle-même entourée par ces brillants gentilshommes de soins et d'attentions obséquieuses dont elle devinait le but, mais qu'elle excitait néanmoins avec une malice railleuse, qui était une sorte de distraction pour sa vieillesse. Les plus assidus faisaient le soir sa partie de reversi, apportaient du sucre et des bonbons à son carlin, et écoutaient avec une inaltérable patience les vieilles histoires qu'elle aimait à conter sur son jeune temps. Dans son salon aux tentures gothiques, aux meubles délabrés, à peine éclairé par une vieille lampe, et chauffé en hiver d'un feu parcimonieux, elle était une souveraine acariâtre, qui tourmentait à plaisir tous ces avides épouseurs, sans toutefois les décourager assez pour leur rendre leur liberté.

Mirabeau avait appris de la comtesse de Limaye que l'aïeule d'Émilie était le cerbère qu'il fallait subjuguer avant d'arriver jusqu'à la jeune fille; aussi, lorsqu'il entra dans le salon, son premier sourire et son premier salut furent-ils pour la vieille marquise. Il parut à peine remarquer Émilie, qui était à son clavecin, essayant une romance nouvelle. Bientôt elle se leva, vint dire quelques mots à la comtesse de Limaye; Mirabeau lui jeta un regard scrutateur, et, d'un signe, il fit comprendre à sa vieille parente qu'il la trouvait assez bien pour en faire sa femme. Il ne parla point de ses projets de mariage, moins encore de ses desseins directs; mais il causa beaucoup sur ses voyages, sur ses malheurs. Il fut vif, entraînant; il fanatisa la vieille marquise, qu'il flatta très-habilement dans toutes ses opinions, tout en affectant une franchise charmante et une indépendance d'idées très-hardie; ses rivaux arrivèrent, mais que pouvaient-ils auprès de cet esprit irrésistible qui n'avait pas d'égal? La lutte était impossible; ils ne la tentèrent même pas, et voyant que le nouveau venu captivait toute l'attention de la marquise, ils furent entourer mademoiselle de Marignane et lui dire des fadeurs. Quoiqu'elle se sentit personnellement un peu délaissée par le jeune comte de Mirabeau, elle ne voulut pas de cette compensation; elle se rapprocha de sa grand'mère, pour mieux entendre cette vive conversation si pleine d'attraits, et à laquelle elle essaya de se mêler. Alors Mirabeau devint charmant pour elle: il lui parla musique, et lui proposa de chanter un duo d'un opéra nouveau, *la Belle Arsène*. Mademoiselle de Marignane se mit au clavecin, et sa voix suave se mêla à la voix mélodieuse du jeune comte. Dans cette voix si douce, qui aurait deviné la voix terrible du futur orateur de l'Assemblée constituante?

Quand il sortit, la conquête de l'aïeule et de la jeune fille était faite.

— Voilà une forte tête, disait la vieille marquise, un homme qui, quoi qu'on en dise, ne mangera pas sa fortune, et saura la faire prospérer.

— Voilà un homme d'un beau génie! s'écriait la

jeune fille fort ignorante du sens de ce mot; il fera son chemin à la cour, il y obtiendra les plus grands emplois. Quel bonheur d'être sa femme, de partager son brillant avenir!

— Tu voudrais donc, petite, être comtesse de Mirabeau? reprit la grand'mère en souriant; va, ne rougis pas ainsi; cette idée ne me déplaît point, j'en parlerai à ton père.

Émilie embrassa son aïeule, et se retira joyeuse dans sa chambre. Son sommeil fut agité non par un rêve d'amour, mais par un rêve d'orgueil.

VIII.

Huit jours après, mademoiselle de Marignane était comtesse de Mirabeau : les fêtes de ses noces furent éblouissantes; toute sa famille, toute sa maison, presque toute la ville furent en joie. Sa seule gouvernante, la vieille Mignon, ne partageait point cette allégresse universelle. Elle voyait dans cette jeune femme, qu'elle chérissait comme son enfant, tant d'ingratitude et d'oubli envers ce pauvre chevalier de Gassaud, qui l'avait si tendrement aimée, qu'elle se prit à douter d'un bonheur acheté par une trahison.

Pour conclure ce brillant mariage, Mirabeau avait eu bien des difficultés à surmonter, bien des haines à désarmer, bien des dégoûts à vaincre; mais l'obstacle était un stimulant pour son esprit; puis la comtesse de Limaye ranimait son courage, et lui était un puissant auxiliaire. Dans cette grande circonstance de sa vie comme dans toutes les autres, Mirabeau ne trouva dans son père qu'un ardent adversaire, qui non-seulement lui était hostile, mais le défiait encore de réussir!

Et lorsque son mariage avec l'héritière des Marignane fut décidé, il n'accorda à son fils qu'une stérile substitution et une pension de 6,000 francs. Il refusa de payer ses dettes, et aux charges du moment se joignirent encore pour Mirabeau les charges du passé. Le marquis de Marignane, homme de plaisir, se réservant égoïstement les revenus de son immense fortune, ne donna à sa fille qu'une pension de 3,000 francs, et les nouveaux époux ayant le goût du luxe, des fêtes et d'une représentation ruineuse, se livraient immodérément avec d'aussi minces revenus aux plus folles dépenses.

Le sage bailli de Mirabeau, alors absent de la Provence, ne pouvait aider son neveu de ses conseils et de sa bourse. Il avait été mandé à Versailles; mais avant de le quitter il avait donné à son Gabriel les plus douces preuves de sa tendresse. Par ses soins, les plus riches cadeaux furent envoyés de Paris à sa nièce future; il engageait dans toutes ses lettres le jeune ménage à aller habiter Mirabeau, où il trouverait plus de calme, de vrai bonheur et de sécurité que dans cette ville d'Aix, que le bailli appelait parfois dans son indignation *une impure Sodome*. Mais le plaisir était l'élément de la jeune femme, et Mirabeau s'y livrait aussi avec tout l'entraînement de son âge. Ce ne fut que lors-

qu'il se vit pressé de toutes parts par ses créanciers qu'il songea sérieusement à commencer un autre genre de vie; il était aux abois; la magnificence dont il avait entouré sa femme avait hâté sa ruine. M. de Marignane comprit la cause de sa mauvaise fortune, et comme il était d'une assez bonne nature, il lui offrit pour la réparer de lui prêter 60,000 francs; mais pour accepter cette somme, Mirabeau ne pouvait se passer du consentement de son père, la loi était inflexible à cet égard; le marquis le fut aussi, il refusa à son fils une autorisation qui pouvait sauver son avenir et lui assurer une vie calme et honorable. Toutes les sollicitations furent vaines; la voix même du marquis de Marignane, qui venait en aide à son gendre, ne put fléchir cette volonté inexorable, et Mirabeau, pour fuir les poursuites de ses créanciers, alla s'enfermer avec sa femme dans le château de ses pères.

Son âme était assez forte, assez accoutumée au malheur pour subir avec courage ce nouveau temps d'épreuve, mais il vit bien que l'âme faible et frivole d'Émilie en souffrait amèrement, et pour embellir ses jours de solitude, il voulut même, dans les champs, entourer sa jeune femme de ce luxe de parure et d'ameublement qui était le bonheur le plus vif de son âme vaine. Elle allait devenir mère, et l'attente d'un enfant de son sang augmentait l'amour que Mirabeau avait pour elle; c'était d'ailleurs la seule affection, le seul lien de famille qui lui restât. Il sentait bien que cette femme ne le comprenait point, qu'elle n'apprécierait jamais ce qu'il avait de grand et de généreux dans l'âme, et pourtant il l'aimait comme une compagne douce, aimable parfois, et dont la présence l'empêchait d'être dévoré dans la solitude par les rêves orageux où fermentait son avenir.

Pour elle il avait embelli le château de Mirabeau, il lui avait fait orner avec amour une chambre somptueuse, qui rappelait celle des Dauphines de France. C'est là qu'Émilie mit au monde un fils qui fut reçu avec transport par son père, comme une douce compensation de tous ses malheurs passés. Cet enfant, qui aurait dû être un gage de paix dans sa famille, sembla ranimer, au contraire, les persécutions toujours violentes du marquis. Sa naissance avait obligé Mirabeau à faire de nouvelles dépenses, à contracter de nouvelles dettes, et son père, sous prétexte qu'il dilapidait les revenus de ses terres, obtint contre lui une sentence d'interdiction qui lui assignait pour résidence Manosque, petite ville de la Provence, d'où il ne pouvait sortir, suivant les termes de l'arrêt, *sous peine d'être arrêté et conduit en prison*.

Certes, pour cette jeune femme mondaine, qui dans le mariage n'avait vu qu'une vie de plaisir et d'indépendance, cet exil dut paraître rude. Cependant, craignant Mirabeau comme la faiblesse craint la force, elle le suivit en tremblant, et non avec ce sentiment de tendresse résignée qui rend la femme adorable. Si madame de Mirabeau avait aimé son mari, ces jours de

malheurs auraient eu leur douceur; nourrice de son fils, elle aurait trouvé dans les pures joies de la maternité une compensation aux plaisirs du monde qu'elle avait perdus. Mirabeau lui donnait l'exemple d'une énergique résignation. Il passait avec sérénité ses jours d'exil, il se livrait dès lors à ces grands travaux de l'esprit qui furent plus tard la sévère distraction de ses longues prisons. C'est à Manosque qu'il écrivit son *Essai sur le despotisme*, et lorsqu'il avait tracé quelques-unes de ces pages éloquentes, heureux d'embrasser son fils et de se retrouver avec sa femme, il ne pensait point qu'elle dût souffrir d'un exil auquel il s'était résigné. Mais l'ennui rongeait Émilie et la sollicitait à sortir à tout prix d'une solitude qui la tuait.

IX.

Un soir, après avoir allaité son enfant et l'avoir endormi dans ses bras, elle parlait avec sa vieille gouvernante, cette bonne Mignon, qui l'avait suivie, de ses souvenirs de jeune fille, et, malgré elle, elle prononça le nom du chevalier de Gassaud, de ce jeune parent qui l'avait aimée; et comme si son cœur avait besoin de se soulager par la plainte, elle répétait : « Il était beau, lui, il était bon, il était dévoué, il aurait compris qu'une pareille vie me consume; sans doute il n'avait pas cet esprit brillant, cette parole qui entraîne, qui éblouit, qui... effraye; mais qu'est tout cela pour une pauvre femme? comment résister à un esclavage sans amour? Oh! Mignon, je suis bien punie d'avoir abandonné ce pauvre chevalier! » Et elle se prit à pleurer.

— Est-il bien temps de songer à lui? dit Mignon avec sévérité. Quoi! madame, après avoir failli à cet amour, avez-vous aujourd'hui le droit de le regretter?

— J'en ai la faiblesse, Mignon, car je souffre et j'ai besoin d'être consolée.

A peine la comtesse de Mirabeau achevait-elle ces mots, qu'une servante entra et lui remit un billet à son adresse qu'un messenger venait d'apporter. Tandis qu'elle le lisait, ses joues brunes s'animèrent du plus vif éclat, et elle s'écria avec une expression de bonheur : — Il est ici, Mignon, il demande à me voir, il a deviné que je l'attendais. Oh! c'est Dieu qui me l'envoie!

— Que voulez-vous dire, madame?

— Je te dis qu'il est ici, Mignon, que j'en suis heureuse, que je vais le revoir.

— Quoi! monsieur le chevalier de Gassaud? Oh! madame, vous n'y pensez pas! cela ne se peut plus, cela ne sera point!

— Eh! qui l'empêchera? dit la comtesse d'un ton irrité.

— Moi, madame, moi, qui vous ai parlé en sa faveur autrefois, et qui ne souffrirai pas qu'il apporte aujourd'hui le trouble dans votre maison. Songez à votre enfant; n'est-ce rien pour vous que d'être mère?

— Ce n'est pas tout, hélas! mes jours sont vides, désenchantés. Le chevalier les remplira par le souvenir du passé.

— Mais je vous répète, madame, que cela ne sera point; je saurai bien l'empêcher pour vous sauver, dussé-je en prévenir M. le comte de Mirabeau.

En cet instant une porte s'ouvrit, et le comte de Mirabeau entra. — Et de quoi voudriez-vous m'instruire, ma bonne Mignon? dit-il moitié souriant, moitié surpris. Émilie jugea d'un regard, avec une sagacité toute féminine, que son mari n'avait rien compris, et puisant du courage dans cette certitude, elle lui dit d'un ton fort naturel : — Voici, mon ami; le chevalier de Gassaud, mon cousin, est à Manosque pour quelques jours; il demande la permission de nous voir. Lisez son billet, et jugez si j'avais tort d'assurer à cette bonne Mignon que vous ne vous opposeriez pas à ses visites.

— Eh! non sans doute, répondit le comte après avoir lu le billet fort respectueux par lequel le chevalier demandait la permission d'offrir ses hommages à madame de Mirabeau. Je sais, ma pauvre amie, que la vie que tu mènes ici est bien triste, et je suis heureux lorsque quelque visite agréable en interrompt la monotonie.

— Vous voyez bien, ma chère, dit madame de Mirabeau d'un ton dégagé, que vous êtes une duègne beaucoup trop rigide, même aux yeux de mon mari.

— Ah! fit Mignon ébahie de l'audace de la jeune femme et de la douceur inattendue du comte de Mirabeau.

X.

Le lendemain, le chevalier de Gassaud se présenta chez la comtesse; elle le reçut devant son mari, qui le jugea peu dangereux. Il revint chaque jour; Mirabeau le laissait souvent seul avec sa femme. Le chevalier avait fait de tendres reproches, Émilie y répondit par des regrets exprimés avec abandon : elle se plaignait à lui de ses longs ennuis, de sa vie triste et décolorée à laquelle son retour rendait un peu de joie, et au lieu de se roidir pour vaincre leurs souvenirs et pour suivre la ligne du devoir, ces deux natures faibles s'encraient encore par des entretiens où l'image du passé était évoquée et revivait tendrement.

Les reproches sévères de Mignon ne pouvaient rien sur l'esprit de la jeune femme; bientôt même ils l'irritèrent violemment, et cette gouvernante fidèle lui devint odieuse. Plusieurs fois elle avait eu la pensée de la chasser, et la crainte seule de ses révélations l'avait retenue. Un jour qu'elle renouvelait ses instances pour que madame de Mirabeau ne reçût plus le chevalier de Gassaud, et qu'elle avait ajouté avec attendrissement : — Il faut que lui ou moi nous soyons congédiés; au nom de votre enfant, et pour votre honneur, choisissez, madame! — Eh bien! sortez! avait dit durement la comtesse. Et la vieille servante, comme frappée par la foudre, s'en alla sans répondre un mot, et le soir elle

quitta secrètement et tout en larmes cette maison où, pensait-elle, un grand malheur se préparait. Mirabeau fut inquiet de cette absence; il ne comprenait pas que sa femme témoignât autant de légèreté et d'indifférence en renvoyant cette vieille gouvernante, qui l'avait vue naître, et qui donnait les plus tendres soins à leur fils. Bien qu'il eût toutes les distractions du génie, cette dureté gratuite le fit réfléchir; il pensa qu'elle cachait quelque mystère; il se rappela les paroles de Mignon qu'il avait entendues et que madame de Mirabeau avait interprétées si habilement; il crut tout à coup en comprendre mieux le sens, et le soupçon entra dans son cœur. Cependant il affecta la plus calme sérénité. Le soir, lorsque le chevalier de Gassaud arriva, il lui fit un accueil empressé, puis le laissa seul avec sa femme.

A peine fut-il sorti, que dans leur folle sécurité ils échangèrent de tendres paroles, firent de doux projets pour l'avenir comme s'ils étaient libres, comme si cette femme qui parlait d'amour n'avait pas à côté d'elle le berceau de son fils endormi, et à quelques pas son mari qui pouvait l'entendre. Elle avait confié au chevalier de Gassaud l'inquiétude que lui causait le départ de Mignon. — Si elle parlait, je serais perdue! disait Émilie toute tremblante. — Ne craignez rien, s'écriait le chevalier de Gassaud, je veillerai sur vous, je ne vous quitterai plus. Oh! vous le savez bien, ma chère Émilie, je donnerais ma vie pour la vôtre! Et dans un élan passionné, il osa poser ses lèvres sur celles de la jeune femme. En ce moment la porte du salon s'ouvrit avec fracas, et Mirabeau parut. Ses cheveux étaient comme hérissés sur son vaste crâne, son œil lançait des flammes, sa bouche écumait, son geste était menaçant. C'est ainsi qu'il dut apparaître quinze ans plus tard à l'Assemblée nationale, lorsqu'il prononça les fameuses paroles : « Allez dire à votre maître que nous sommes ici par la puissance du peuple, et qu'on ne nous en arrachera que par la puissance des baïonnettes. » En voyant paraître son mari, la comtesse de Mirabeau s'était précipitée près du berceau de son enfant comme pour y chercher un refuge. Il s'approcha d'elle, elle vit qu'il était armé. — Oh! ne me tuez pas, s'écria-t-elle chancelante d'effroi. — Non, non, ne craignez rien, dit-il avec un ricanement terrible, je vous chasserai. Mais entre vous et moi, monsieur, c'est différent; il faut en finir tout de suite. Voyons, défendez-vous. Et il présenta une arme au chevalier, qui s'approcha pour la saisir.

— Cela ne sera point! s'écria la comtesse; non pas ici, pas devant moi, pas devant cet enfant, qui vous crie merci! Et prenant dans ses bras son fils, qui s'était éveillé, et qui pleurait, elle le tendit à son père.

Mirabeau recula, sa tête se pencha sur sa poitrine, il parut réfléchir. — Vous avez raison, madame, reprit-il avec calme et dignité, la vue de cet enfant me rappelle un devoir, celui de ne pas flétrir publiquement sa mère; ici nos gens auraient tout compris :

mais, dit-il en se tournant vers le chevalier de Gassaud, nous devons nous retrouver; demain à l'aube rendez-vous à la porte de Manosque, j'y serai; et maintenant sortez, monsieur. Et lorsque le chevalier eut franchi la porte, il s'éloigna lui-même sans adresser une seule parole à la comtesse de Mirabeau, qui s'était évanouie.

XI.

Mirabeau s'était retiré dans son cabinet, il tomba dans une sombre méditation; évoquées par cette heure de désespoir, toutes ses années de douleurs passèrent devant lui. Il lui sembla qu'il était pour jamais voué au malheur, à la honte, à l'esclavage; et comme cédant à cette pensée qui l'accablait, il pâlit, ses jambes fléchirent, il sentit comme un voile sur ses pensées, et il resta ainsi plongé plusieurs heures dans une sorte d'anéantissement. Il en fut tiré vers minuit par la voix de son domestique, qui l'appela de la porte; il lui ouvrit et en reçut une lettre. Il n'en reconnut pas l'écriture. Cette lettre était longue, il la relut plusieurs fois et sembla fortement ému. — Je céderai, murmura-t-il, j'irai voir ce père au désespoir, et s'il peut les justifier, si réellement *elle* n'est pas coupable, eh bien! je pardonnerai pour cet enfant qu'elle m'a donné.

Une heure après Mirabeau était en chaise de poste, et se faisait conduire au château de la Tourette. Il y arriva au milieu de la nuit; il fut introduit par un vieux serviteur auprès d'un vieillard mourant, que ses infirmités retenaient depuis plusieurs années dans son lit : ce vieillard, c'était le comte de Gassaud, le père du chevalier; il avait appris par le domestique de son fils le duel qui se préparait; il en devina la cause, et écrivit à Mirabeau, en le suppliant de l'entendre avant d'être inexorable.

En voyant entrer le comte de Mirabeau, le vieillard se souleva péniblement sur sa couche, et parlant avec difficulté : — Vous avez été généreux, monsieur le comte, et ce n'est pas en vain que j'en ai appelé à votre cœur. — J'ai compris votre douleur de père, répondit Mirabeau; mais vous ne comprenez-vous pas mon honneur d'époux? — Et c'est pour lui donner satisfaction que je vous ai prié de venir, dit le vieillard; lisez ces lettres. (Et il lui remit la correspondance d'Émilie avec le chevalier.) Sans doute ces lettres sont coupables; mais vous n'y trouverez pas la preuve d'un crime que le sang de mon fils devrait laver, s'il l'avait commis. Il n'a été qu'imprudent; il l'avait aimée autrefois, plaiguez-le, il a bien souffert. Je n'ai que ce fils, monsieur le comte de Mirabeau, c'est l'enfant de ma vieillesse, ne l'enlevez pas à mes derniers jours : songez aussi à la mère de votre enfant, qui serait déshonorée par cette vengeance. Mais allez et que la justice vous décide, et non la pitié; seulement, ajouta-t-il avec instance, ne quittez pas ce château sans me faire connaître votre résolution.

Mirabeau pardonna : sa femme n'était pas réellement

coupable, mais il vit bien qu'il avait affaire à une âme faible, sans dévouement, sans conscience du devoir, et sur laquelle il ne pouvait pas compter. Il rentra chez lui morne, découragé; il fut calme et doux, mais d'une profonde tristesse. Plusieurs jours s'écoulèrent; la comtesse de Mirabeau ne redoutait plus sa vengeance, mais pourtant elle eût voulu s'éloigner, et recouvrer, avec sa liberté, ces distractions du monde qui manquaient à sa vie enchaînée à celle d'un proscrit.

Un soir que Mirabeau était sorti et qu'elle chantait au clavecin une romance nouvelle, plusieurs de ses gens, accourant tout effrayés, lui annoncèrent qu'on venait d'arrêter le comte de Mirabeau pour le conduire en prison. Cette nouvelle lui causa une étrange sensation, qu'elle avait peine à définir; il lui semblait que ses chaînes étaient brisées, et que, d'autre part, cette liberté serait pour elle la honte.

Bientôt Mirabeau, escorté du gouverneur de Manosque, entra lui-même pour lui donner l'explication du nouveau malheur qui fondait sur lui.

— Vous savez, madame, dit-il à la comtesse de Mirabeau, pour quel motif j'ai quitté une seule nuit l'enceinte de ces murs, qui m'étaient assignés pour résidence? Ce motif, et vous m'en êtes garant, méritait une récompense et non un châtement. Mais qu'importe aux agents de mon père? j'ai rompu mon ban, ils veillaient sur moi, il leur fallait un prétexte pour me jeter en prison : ils vont m'y conduire. Adieu, Émilie, dit-il presque tendrement en s'approchant d'elle, adieu; prenez notre fils, allez avec lui vers mon père, tâchez d'adoucir son éternelle vengeance qui ressemble à la fatalité. Mais si vous ne pouvez le fléchir, songez, Émilie, que votre devoir est de revenir auprès de moi, de partager mes mauvais jours, de me ramener cet enfant qui est mon sang. Adieu!

— Je ferai selon votre désir, dit-elle; et elle l'embrassa, mais si froidement qu'il comprit qu'il ne devait pas compter sur elle; et comme pour emporter un souvenir moins sombre que ce glacial adieu, il se pencha longtemps sur le berceau de son fils, baisa plusieurs fois ses lèvres pures, qui lui souriaient; puis, s'arrachant à cette émotion, il sortit et se laissa conduire.

MADAME LOUISE COLET.

(La suite au numéro prochain.)

LA MINE D'IVOIRE.

(SUITE.)

Le matin du troisième jour, Ivan se trouva un peu embarrassé sur la direction qu'il allait prendre : les montagnes qu'il apercevait au loin lui montraient bien le point où il devait se porter; mais il voulait éviter

une grande étendue de marais. En face, il avait une petite rivière gelée, et de l'autre côté une colline. Il détacha les chevaux, et, les laissant s'orienter comme ils l'entendraient, il sauta sur le meilleur, qu'il poussa sur la rivière pour la traverser. Il avançait avec précaution sur la glace, quand tout à coup un sourd craquement se fit entendre : la glace, brisée de toutes parts, s'affaissa visiblement sous ses pas; une seconde après, l'homme et le cheval disparaissaient dans le gouffre. Mais, au lieu d'une chute mortelle dans un courant, Ivan se retrouva sous une voûte immense avec un petit ruisseau qui coulait au milieu. Ce phénomène se rencontre souvent; Ivan le connaissait. La rivière avait été prise par la gelée quand les eaux étaient hautes; depuis lors, quoique à sec, elle conservait encore sa croûte de glace. Ivan, qui ne se sentait pas porté pour le moment à admirer la sombre galerie qui s'étendait à droite et à gauche à perte de vue, monta debout sur le dos de son cheval, et fit de son mieux pour sortir de là, laissant le pauvre animal au fond. Une fois sur la rive, il fit un trou à la glace tout près du bord, et l'intelligente bête s'y dirigea d'elle-même, désireuse aussi de quitter sa froide prison. Ayant échappé ainsi à un danger sérieux, Ivan continua à pied la recherche d'un chemin, et put au milieu du jour reprendre tranquillement son voyage.

Au bout de quelques heures il atteignit la curieuse plaine de Miouré, où il espérait rencontrer le camp de son ami Sakalar. A peine au sortir d'un véritable désert, il se trouva tout à coup sur le bord d'une magnifique vallée circulaire de six milles de diamètre, fertile à l'extrême et semée de magnifiques étangs poissonneux. Toute cette vallée avait dû être un lac autrefois. Çà et là, on apercevait les yourtes des Yakoutas, et l'on voyait dans les pâturages errer des chevaux et des troupeaux de toute sorte. Ivan, qui connaissait le pays, poussa son cheval droit à une yourte isolée où demeurait son vieil ami le chasseur. La cabane était plus grande et plus propre que les autres, grâce aux conseils d'Ivan et aux soins intelligents d'une fille de Sakalar, qui, élevée à Yakoutsk par la mère d'Ivan pendant la vie errante du jeune homme, avait pris les habitudes de la ville et se montrait sur tous les points de beaucoup supérieure à ses compagnes de la tribu.

Aussi cet intérieur contrastait-il singulièrement avec les huttes voisines; car les Yakoutas, peuple pasteur de race tartare, sont horriblement sales et grossiers, ressemblant en cela à toutes les nations sauvages. Les poètes et les philosophes prétendent que l'ignorance, la pauvreté, la misère et le défaut de civilisation produisent les mêmes résultats dans les savanes de l'Amérique et les déserts de la Sibérie, dans la cabane de l'Irlandais et les réduits étroits de nos cités peuplées : mais ce qu'on peut dire de l'Yakouta, c'est qu'il est la malpropreté incarnée. D'ailleurs c'est un sauvage de la meilleure espèce. Depuis ses continuelles relations avec les Russes, il est même devenu riche; il possède

de nombreux troupeaux, et dans chaque hutte on trouve toujours du *koumise* à boire et de la chair de cheval à manger. Il est endurci aux souffrances et supporte patiemment des froids terribles. Il voyage par les frimas sans tente ni pelisse, couche par terre sur la neige avec sa selle pour oreiller, le caparaçon de son cheval pour matelas, et son manteau pour couverture. Sa sobriété est prodigieuse et sa vue si perçante, qu'un jour un Yakouta raconta à un éminent voyageur russe qu'il avait vu une grande étoile bleue manger une multitude de petites étoiles et les rejeter ensuite. Le sauvage avait vu à l'œil nu l'éclipse des satellites de Jupiter. Comme le Peau-Rouge, l'Yakouta se rappelle chaque colline, chaque marais, chaque buisson, chaque pierre qui lui sert à retrouver son chemin, et jamais il ne s'égare, quelque grande que soit la distance qu'il ait à parcourir.

Sa nourriture se compose de bœuf ou de cheval bouilli, et de lait de vache ou de jument; son plat favori est de la graisse crue ou fondue : mais pour lui le mérite d'un repas consiste bien plus dans la quantité que dans la qualité des aliments. L'Yakouta se compose encore une espèce de pâte de poisson, de farine et de graisse mêlés à une certaine écorce qui n'y entre que pour en augmenter le volume. Hommes et femmes fument continuellement et avalent la fumée, comme font beaucoup de personnes dans les pays civilisés, malgré le danger de cette habitude pernicieuse. L'eau-de-vie est leur boisson la plus précieuse; ils la préfèrent infiniment à leur *koumise*, qu'ils ne trouvent pas un breuvage assez fort. L'été ils se mettent en campagne pour faire la récolte du foin et campent sous la tente; l'hiver, ils restent dans la yourte ou hutte en bois de la forme d'une ruche, couverte de terre, d'argile et de gazon, avec des fenêtres de glace transparente. Les plus pauvres creusent le sol et enterrent leurs cabanes à environ trois pieds de profondeur; les riches ont un parquet de bois au niveau du sol; des bancs grossiers, placés tout autour à l'intérieur et divisés en compartiments, servent de lit aux habitants du logis. Le foyer est au centre de la chambre, non loin de la porte, avec un tuyau pour conduire la fumée au dehors.

Il faisait presque nuit quand Ivan s'arrêta devant la yourte de Sakalar. Elle était beaucoup plus grande que toutes celles qui l'entouraient; elle avait, en outre, plusieurs dépendances et des étables remplies de vaches. Deux pâtres fumaient leurs pipes devant la porte; Ivan donna ses chevaux à l'un d'eux qu'il connaissait, et entra dans la hutte. Sakalar commençait son souper. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, d'une taille haute et robuste; devant lui, sur une table, était un plat immense de viande bouillie et de poisson, avec une espèce de soupe. Une jeune fille de dix-huit ans environ, décemment habillée, propre et jolie, toutes choses qu'elle devait à son séjour à Yakoutsk, servait le vieux chasseur.

— Esprit des bois, protégez-moi! murmura la jeune fille en répandant la moitié de la soupe sur le parquet.

— Quelle bête fauve as-tu donc vue, Kolina? » cria le chasseur légèrement échaudé par le bouillon; puis, apercevant Ivan, il ajouta : — Salut à vous, mon fils, et soyez le bienvenu! votre vue me réjouit le cœur, Ivan! et, en ce moment, je sens dans ma vieille poitrine de Yakouta assez de feu pour fondre des glaçons. Vite, Kolina! une assiette, un gobelet, la meilleure bouteille d'eau-de-vie, et ma pipe rouge de Moscou!

Ces recommandations étaient superflues; Kolina, alerte comme une jeune reine, s'était levée de son siège et avait apporté sur la table toute la vaisselle des jours de fête; déjà même elle s'était mise à pétrir une sorte de gâteau qu'Ivan lui avait appris à faire, car elle n'avait pas oublié que le jeune homme aimait peu les repas sans pain.

— Où donc allez-vous? demanda Sakalar quand Ivan eut un peu apaisé sa faim.

— Dans la mer Glaciale, à la recherche de la grande mine d'ivoire! répondit celui-ci sans hésiter.

Kolina s'arrêta frappée de surprise et de crainte, tandis que Sakalar, fixant sur le jeune homme un œil inquiet et curieux, témoignait assez par sa contenance, que, dans son opinion, son cher élève était devenu fou. Mais Ivan se leva et fit apporter son bagage par les serviteurs du riche Yakouta; puis, ouvrant ses boîtes, il exhiba ses trésors. Il y avait du thé pour Kolina, et, pour Sakalar, du rhum, de l'eau-de-vie, de la poudre, des fusils, du tabac, des couteaux, enfin tout ce qui pouvait séduire un Yakouta. Le père et la fille les examinèrent d'abord avec plaisir; mais presque aussitôt celle-ci secoua la tête comme pressentant pour elle quelque secret chagrin.

— Ivan, dit Sakalar, vous avez apporté toutes ces richesses pour séduire le pauvre Yakouta et lui faire traverser les déserts de glace. C'est beaucoup sans doute, mais point encore assez pour me faire perdre la raison; la mine est gardée par le malin esprit. Mais voyons, jeune homme, parlez, qui vous pousse à une pareille entreprise?

— Que Kolina me donne une pipe, je vous raconterai mon histoire, dit Ivan; et, remplissant son verre, le jeune marchand de fourrures expliqua l'histoire de son amour et son marché avec la prudente veuve.

— Et c'est pour cette femme sans cœur, s'écria Kolina avec émotion, que vous irez risquer votre vie dans les horribles solitudes de la mer Glaciale? Une fille yakouta eût été moins égoïste assurément. Restez, aurait-elle dit, qu'Ivan soit à moi, et que tout l'ivoire des mammouths reste à jamais enseveli sous les glaces du pôle!

— Il ira pourtant, et il y mourra comme un chien, dit plus posément Sakalar après cet élan d'indignation féminine.

— Il faut l'accompagner, mon père, reprit Kolina

en jetant sur Ivan un regard de compassion ; et comme votre enfant ne peut pas rester seule, Kolina vous suivra.

Sakalar réfléchit un instant ; puis, prenant une résolution subite, il répondit d'une voix grave :

— Nous partirons quand les chevaux auront eu cinq jours de repos et de nourriture solide ;... nous t'emmènerons, Kolina, car le voyage d'Ivan va durer deux ans.

Ivan doutait fort que la veuve voulût l'attendre aussi longtemps ; mais les explications de Sakalar lui firent comprendre qu'il était impossible de faire le voyage même en deux années. Le vieux chasseur lui exposa qu'il leur fallait d'abord rejoindre les tribus des environs de Nijnéi-Kolimsk, où seulement ils pourraient trouver des chiens et des traîneaux pour traverser la mer Glaciale. Ce premier voyage et divers arrangements prendraient tout l'hiver. En été, on ne pourrait rien faire. Au retour de l'hiver, il faudrait marcher vers le pôle nord au moins pendant un mois, et si l'on atteignait la mine, y camper le reste de la saison. L'été serait employé à extraire l'ivoire, à engraisser les chiens et à emballer les produits. Le troisième hiver devait être consacré au retour. A ce récit, Ivan sentit faiblir sa résolution ; mais, en racontant le voyage, le vieux chasseur s'était animé, et, avant la nuit, il était tout enflammé du désir de revoir les lieux témoins des périls de sa jeunesse. Quant à Kolina, elle avait déjà, nous l'avons vu, déclaré solennellement qu'elle voulait être du voyage. C'est ainsi que ces sauvages, habitués aux résolutions promptes et hardies, décidèrent en une seule nuit un voyage dont partout ailleurs on aurait parlé cinquante ans avant d'oser l'entreprendre.

Pendant cette nuit, Kolina dormit peu. Sous le même toit, dans un compartiment voisin, était celui que, depuis son enfance, elle avait rêvé comme l'idéal de son futur époux. Et lui, qu'elle avait attendu tout l'hiver, qu'elle avait espéré revoir encore l'été, il était arrivé tout à coup chez son père, prêt à entreprendre un long et périlleux voyage pour conquérir la main d'une veuve avare. Kolina voyait s'évanouir ses plus doux songes et tomber en poussière l'idole de son cœur. Malgré tout, elle ne se sentit contre Ivan aucun mauvais vouloir, et ne modifia en rien son projet arrêté d'être la compagne fidèle de son père et de son jeune ami dans leur effrayante expédition aux îles de la mer Glaciale.

III.

NIJNÉI-KOLIMSK.

Les cinq jours fixés par Sakalar pour se disposer au voyage furent entièrement consacrés aux préparatifs indispensables, car on avait mille choses à faire, mille choses à se dire ; et puis la route devait être si longue avant même qu'ils eussent atteint le but de

leur course aventureuse ! Sakalar, afin de bien faire comprendre à Ivan les dangers de l'entreprise, lui raconta encore une fois, dans les plus minutieux détails, les souffrances qu'il avait jadis endurées ; mais rien ne put abattre le courage du jeune marchand. C'était un de ces hommes qui, dans de plus favorables circonstances, font des Cook, des Parry, des Franklin.

Les cinq chevaux d'Ivan furent changés pour d'autres plus propres à ce genre de voyage. Il y en avait un pour chacun des aventuriers et quatre pour les bagages, qui consistaient surtout en articles destinés à payer la location des chiens et des traîneaux. Les trois voyageurs étaient bien armés ; ils portaient le même costume, Kolina ayant adopté les habits d'homme. Par-dessus leurs vêtements ordinaires, ils avaient une jaquette en peau de renard, une veste de fourrure, des bas de peau de lièvre, des guêtres longues en cuir de renne très-souple, et de fortes bottes de même genre ; des genouillères de fourrure protégeaient leurs genoux ; enfin, ils étaient enveloppés dans un caban de peau de daim doublée, pourvu de larges manches et d'un capuchon. Ce n'était pas encore tout : leur visage était abrité par un masque, et un bonnet pointu, tout en fourrure, leur couvrait la tête.

Chacun était armé d'un fusil, d'une paire de pistolets, d'une hachette et d'un couteau de chasse, au baudrier duquel étaient suspendus la pipe et le sac au tabac. Ils n'avaient pas dit pour quel pays ils partaient ; mais tout le village savait qu'ils allaient entreprendre un périlleux voyage, et tout le monde, sur leur chemin, se rangea pour leur adresser des encouragements et des adieux ; quelques-uns des plus ardens admirateurs de Kolina ne craignirent pas de la blâmer hautement d'affronter les dangers d'une pareille expédition.

Bientôt les voyageurs laissèrent derrière eux la plaine de Miouré pour prendre la route de la mer Glaciale. Des fondrières et des marais à moitié gelés les arrêtaient à chaque pas. Mais Sakalar marchait en tête, et sa vieille expérience de chasseur savait les préserver du péril. Ils ne tardèrent pas à atteindre une plaine immense, d'une étendue de trois cents milles, désert complètement inhabité, composé de rochers stériles et de marécages cachant à un pied de profondeur une glace épaisse et perpétuelle. Heureusement qu'il gelait fort, et que la surface pouvait porter les chevaux. Ce ne fut toutefois qu'après avoir fait halte et attendu une gelée plus rude que les voyageurs osèrent s'y hasarder. Quand les rivières étaient larges, il n'y avait pas à compter sur la glace pour les traverser. C'est ainsi qu'ils durent passer l'Aldana dans les bateaux plats qui servent ordinairement là pour ce passage. La nuit on s'arrêtait ; à l'aide d'un buisson et de plusieurs peaux de daim on construisait une tente ; Kolina préparait le souper, et les hommes se mettaient en quête de quelque maigre pâturage à moitié gelé pour y faire paître les chevaux. Ce fut le dernier en-

droit où ils purent trouver encore cette espèce de nourriture; car, quelques jours après, leurs pauvres bêtes furent réduites à vivre sur une faible ration de foin.

Ils avançaient dans cette plaine aride où poussaient cependant quelques arbres, traversant à gué les rivières, évitant les marais et rencontrant çà et là de chétifs brins d'herbe, quand, le troisième jour, la neige se mit à tomber avec violence. La teinte gris sombre de la terre s'effaça rapidement sous une nappe blanche uniforme : l'hiver était arrivé. Toute l'intelligence de Sakalar allait devenir indispensable au salut commun. Presque tous les indices qui faisaient retrouver la route avaient disparu, et, pour traverser la plaine, les seuls guides qui lui restassent étaient les lointaines collines et les étoiles du firmament; mais il savait si bien s'en servir, que, d'une halte à l'autre, il se trompait rarement de quelques pas. Il choisissait toujours pour camper le versant d'une colline avec quelques vieux troncs d'arbres et des broussailles pour faire un grand feu.

Le matin du cinquième jour où ils étaient entrés dans la plaine, l'aurore commençait à poindre qu'Ivan et Kolina dormaient encore. Mais Sakalar ne dormait pas, lui! On allait atteindre l'extrémité de ce désert horrible, et le pressentiment d'un nouveau danger tourmentait l'esprit du chasseur. Ils étaient maintenant sur les terres des sauvages Tchouktchas, et leur feu pouvait les avoir trahis. Si Sakalar avait été seul, il eût bien certainement dormi sans feu sur la neige; car il savait le danger d'une rencontre avec la tribu indépendante des Tchouktchas, qui n'ont été soumis à la Russie que récemment, et simplement pour la forme.

L'abondante quantité de neige tombée depuis deux jours augmentait le péril. Sakalar, assis gravement sur un tronc d'arbre, la pipe à la bouche, examinait l'horizon avec la plus grande attention. Rien jusqu'ici n'avait frappé son regard, lorsqu'il aperçut au loin, sur la neige, une masse noire qui s'avancait rapidement sur le camp. Sakalar avait reconnu un troupeau de rennes : c'étaient les traîneaux des Tchouktchas bondissant sur la neige glacée.

(Extrait de la Bibliothèque des chemins de fer.)

(La suite au prochain numéro.)

L'ART A SAN-FRANCISCO.

LETTRE D'UN VERTUEUX ALLEMAND.

Mes concerts se donnent actuellement à la vapeur. Que le bon Dieu donne aux San-Franciscains la santé, afin qu'ils puissent résister! Un concert par jour! Quant à moi, ça m'arrange parfaitement. Dernièrement, une dame déjà d'un certain âge s'approcha de moi et me dit des choses très-flatteuses. Quand elle fut partie, je

trouvai un album d'un travail élégant, rempli de poudre d'or, avec une pièce de vers en anglais qui m'étaient adressés.

A Stockton mon courage a été mis récemment à une rude épreuve. Au moment où, sur mon violon, je *filais* des sons de flageolet, imitant le chant des oiseaux à s'y méprendre, des cris de détresse éclatèrent dans la salle. J'allais me lever pour exprimer mon étonnement sur un pareil effet de mon archet, lorsque je fus tiré d'erreur à l'aspect du plus terrible rival qui jamais ait disputé l'attention du public à un donneur de concerts : c'était un tigre. A côté de la salle de concert, construite en planches, se trouvait une pièce où s'était établie une ménagerie. Soit effet du hasard, soit ironie du destin, le concert et la ménagerie se touchaient, non pas toutefois comme extrêmes. La foule qui se pressait dans la salle avait enfoncé la porte conduisant à la ménagerie, et derrière cette porte apparaissait un terrible spectacle. Les cris : Au tigre! au tigre! retentissaient de toutes parts; c'était un sauve-qui-peut général. Par bonheur, le monstre était enfermé dans une loge, ce dont, à une si grande distance, moi et beaucoup d'autres nous ne nous étions pas d'abord aperçus. On ne tarda pas à se rassurer, et notre hôte africain fit preuve de bon goût en assistant paisiblement au concert jusqu'à la fin. Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que je fus obligé de payer fort cher la place de cet auditeur, que je n'avais point invité. Le propriétaire de la salle exigea une indemnité de deux cents dollars; et force me fut de m'exécuter, car l'honorable propriétaire était juge de paix à Stockton. Chez nous, en Europe, un pareil impromptu eût infailliblement mis fin à la solennité; mais ici, où le courage vaut plus que l'argent comptant, on trouve tout naturel de passer une heure ou deux en société avec une bête féroce.

Le rédacteur de la *Gazette d'État de Californie* m'a fait présent d'une bague enrichie de brillants. Pareille chose ne se voit que dans la Californie; chez nous, on dit que le contraire a lieu quelquefois.

J'ai su qu'on s'était formalisé de ce que j'avais métamorphosé mon honnête nom de Michel en Miska; ce n'est pas ma faute, je vous le jure. L'impresario m'a tellement plumé, qu'il n'a pas même voulu me laisser mon nom. Miska, c'est Michel en hongrois. Miska, se sera-t-il dit, c'est plus étrange, plus poétique; cela rappelle les hordes de Zingaris qui errent dans les poustes (plaines) de la Hongrie. Il connaît les Américains, et je dus en passer par là, tout aussi bien que l'éléphant Baba, que l'on a traité de la même manière.

Ces jours-ci, nous n'avons pas eu moins de cinq combats singuliers. M. Swift, rédacteur d'un journal, s'est battu au beau milieu de la rue avec le docteur Wolf, en plein jour, en présence d'une nombreuse galerie. Les deux adversaires se disputaient la main d'une jeune personne qui avait conseillé elle-même d'avoir recours à ce moyen pour terminer la querelle. Du haut

d'un balcon, la dame assistait à cet horrible spectacle; elle donna le signal en frappant dans la main. Le rédacteur atteignit le docteur, qui mourut quelques instants après. Le vainqueur monta en voiture avec sa fiancée; Pâris et Hélène traversèrent les rues la tête haute. Mais bientôt ils durent faire diligence, car le peuple murmurait et se disposait à leur faire un mauvais parti.

Il y a huit jours, je rendis visite à une famille qui a quitté la Nouvelle-Orléans pour s'établir ici; elle se compose de quatre sœurs qui joignent à une beauté exceptionnelle un joli talent de pianiste et chantent fort bien; c'était plus qu'il n'en fallait pour trouver à se marier; aussi les voilà établies toutes les quatre. Au reste, quand il viendrait ici un vapeur de guerre de 4,000 tonneaux et de 480 canons, qui n'aurait pour équipage que des demoiselles nubiles, j'ai idée qu'au bout de huit jours il serait complètement désert.

MICHEL HAUSER, violoniste.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

La Nonne sanglante, opéra en cinq actes, paroles de MM. Scribe et Germain Delavigne, musique de M. Gonnod.

M. Gonnod, l'auteur de *Sapho* et des *Chœurs d'Ulysse*, est un compositeur savant et consciencieux qui joint la profondeur à l'inspiration; sa musique n'est jamais banale, et le libretto le moins heureux se métamorphose, grâce à lui, en une œuvre importante. Le poème de *la Nonne sanglante*, à part les deux premiers actes, est assez mal conduit. Il s'agit d'un fantôme qui hante un vieux château de Bohême et qui apparaît chaque fois qu'un événement mémorable doit s'accomplir dans la famille des Luddorf. Rudolph, un fils Luddorf, trop voltairien pour le douzième siècle, ne croit pas à ce spectre; et voulant enlever sa bien-aimée Agnès que son frère aîné lui dispute, il persuade à celui-ci de prendre le costume de la nonne, de feindre au cœur sa blessure sanglante, et de le rejoindre une nuit dans une galerie où, suivant la croyance de tous les habitants du château, la nonne a pour habitude de se montrer. L'heure du rendez-vous sonne, Rudolph attend l'apparition; la nonne sanglante vient à lui; des chevaux sont prêts, la nonne s'élance sur une haquenée funèbre, Rudolph enfourche son coursier, et les voilà partis. Rudolph croit enlever sa fiancée, mais il enlève véritablement un spectre; le spectre d'une maîtresse de son père qui a été poignardée par celui-ci. Le fantôme vengeur entraîne Rudolph dans une foule de séductions et de périls. Enfin

le fils est délivré de ses épreuves par la mort de son père, mort qui satisfait à la haine de la nonne sanglante; et Agnès, la touchante et pure fiancée, retrouve et épouse son amant qui lui est resté fidèle. Nous ne saurions trop louer la musique de M. Gonnod, la partition de *la Nonne sanglante* le place au rang des grands *maestri*. M. Gueymard a été son digne interprète dans le rôle de Rudolph. Jamais l'incomparable ténor ne s'était montré chanteur plus passionné et mieux inspiré. Cette voix pleine et mâle interprète sans l'amollir et sans l'altérer la musique dramatique. Les décors sont admirables, et les costumes très-riches d'une grande vérité historique.

Aux Français, mademoiselle Rachel fait toujours chambrée pleine. On prépare pourtant des nouveautés. La *Médée* de M. Legouvé ne sera point jouée, malgré le jugement du tribunal; on dit que le comité de la Comédie-Française interviendra en appel et prouvera que la pièce n'a jamais été reçue qu'à correction, ce qui équivaut à un refus poli. On va donner au Théâtre-Français une comédie en trois actes de M. Mazère, une en cinq actes de M. Dumas fils, une en trois ou quatre actes de madame Sand; un drame de M. Scribe avec mademoiselle Rachel et Bressant; un drame en cinq actes, en vers, de M. Victor Séjour. En fait de petites pièces, un acte de M. Samson; un acte en vers de madame Louise Colet; un nouveau proverbe de M. de Musset, etc., etc.

À l'Odéon on prépare aussi des nouveautés: *Conscience*, drame en cinq actes d'Alexandre Dumas, avec Laferrière, passera prochainement. En attendant, M. Alexandre Dumas prépare à ce théâtre une représentation au profit du tombeau de Frédéric Soulié: on jouera *la Joie fait peur*, avec madame Alland; le troisième acte d'*Hamlet*, avec Rouvière, etc., etc.

Il n'est question depuis quelques jours que de la fortune colossale que vient de réaliser en Californie une jeune actrice des Variétés, qui ne tenait à ce théâtre qu'une position extrêmement secondaire; elle revient à Paris avec quarante mille francs de rente, qu'elle prétend doubler dans un nouveau voyage qu'elle se propose d'entreprendre avant peu.

LÉOPOLD DANJEAU.

On n'a pas oublié cette charmante statue de *Jeanne d'Arc* exécutée par la princesse Marie, fille de Louis-Philippe; eh bien, une délicieuse petite réduction de ce chef-d'œuvre, en métal galvanisé bronze, de 25 centimètres de hauteur, tout à fait pareille aux statuettes de ce volume qui se vendent 50 et 60 fr., est donnée aux abonnés des *Modes parisiennes*, tout emballée et rendue *franco* sur tous les points de la France, moyennant 20 fr. Adresser sa demande, accompagnée d'un bon de 20 fr., au directeur des *Modes parisiennes*, rue Bergère, 20.

Paris. — Typographie PLOX frères, rue Garancière, 8.